

Poésie.

VÉRITÉS.

A ma Mère.

I.

Un soir, j'étais rêveur : la lune douce et blanche
Sur le fleuve épandait ses douteuses clartés;
L'herbe disait au flot : Dans l'ordre Dieu t'épanche;
Mais tu viendras toujours, épris de mes beautés,
Caresser en pleurant ma tige qui se penche
Pour s'unir à tes voluptés;

L'oiseau dormait, couvrant de son aile pudique
Ses petits nés d'hier; l'air était parfumé;
La tulipe fermait sa corolle magique;
La rose s'exhalait; le lilas embaumé
Posait ses pâles fleurs sur la muraille antique
De mon parterre bien-aimé;

L'œil tourné vers le ciel resplendissant d'étoiles,
Je murmurais tout bas : Diamants merveilleux,
Navires éternels, dans vos immenses voiles
Emportez-vous la vie en des champs plus heureux?..

Quand soudain une voix forte et désespérée
Cria : Victor! Victor!
Hélas! c'était la voix de ma mère adorée,
Pleurant son époux mort!

EXAMEN
DE LA
QUESTION
MÉDICO-POLITIQUE.

EXAMEN

DE LA

QUESTION

MÉDICO-POLITIQUE :

Si l'uſage habituel du Caffé eſt avantageux ou doit être mis au rang des choſes indifférentes à la conſervation de la ſanté ; s'il peut ſe concilier avec le bien de l'Etat dans les Provinces Belgiques ; ou s'il eſt nuiſible & contraire à tous égards ?

PAR N. F. J. ELOY,

Conſeillèr-Médecin de feu S. A. R. le Duc CHARLES-ALEXANDRE de Lorraine & de Bar &c. &c. &c. Médecin-Penſionnaire de la ville de Mons, Correſpondant de la Société Royale de Médecine de Paris.

Laudatur ab his, culpatur ab illis.
HORATIUS, Lib. I, Serm. II.



A MONS,

Chez H. HOYOIS, Imprimeur-Libraire, rue de la Clef.




WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY



DISCOURS
PRÉLIMINAIRE.

Nous ne manquons point d'Auteurs qui ont parlé de l'Hiſtoire Naturelle du Caffier ; mais il y en a peu qui aient écrit impartialement ſur les propriétés de la boiſſon qu'on prépare avec ſon fruit. Les effets qui peuvent en réſulter, méritent cependant la plus grande conſidération, & s'il fut jamais néceſſaire d'en examiner les ſuites, c'eſt dans ce moment ; car le Caffé fait aujourd'hui les délices de toutes les conditions ;

la tyrannique habitude leur a même imposé la loi d'en prendre journellement, soit pour dissiper le mal-aise qu'on attribue à sa privation, soit pour prévenir ou guérir les maux dont on le croit le seul antidote. Mais la classe moyenne, & plus encore la classe inférieure du peuple, étend l'usage du Caffé bien au-delà de ces premières vues; un grand nombre dans celle-là, & la plupart des individus de celle-ci n'ont presque d'autre boisson que la liqueur qu'on en tire. Cette manie s'est répandue, comme épidémiquement, dans l'une & dans l'autre de ces classes d'habitans de

notre Province ; auſſi eſt-il difficile de trouver des termes aſſez énergiques pour exprimer leur paſſion pour le Caffé : à la ville, & même à la campagne, on en fait un uſage autant abuſif qu'il eſt univerſel. Le peuple en prend pluſieurs fois le jour, pour remplacer la bière qui lui paroît trop chère ; mais il ſe trompe en ſe conduiſant ainſi ; car il ſe prive maladroitement d'une boiſſon qui lui donneroit des forces & le ſoutiendroit dans le travail, ſans comprendre que les fraix accumulés de ſa prétendue économie équivalent sûrement, ſurpaſſent peut-être la dépenſe

qu'il feroit pour se procurer la juste quantité de bière qu'il boiroit à ses repas.

Toute foible que soit la teinture du Caffé, dont l'usage est si répandu parmi le peuple, cette qualité ne peut servir d'excuse à son inconduite, puisqu'elle est par elle-même préjudiciable à la santé. Que sera-ce donc, si l'on fait entrer en considération la quantité de Caffé dont le peuple s'abreuve? Déja excédente le matin, elle l'est encore plus à la suite de son dîner qui n'est mouillé par aucune boisson, parce qu'on s'attend de suppléer à ce défaut par le Caffé qui doit le suivre.

Quelque extravagante que ſoit la bizarrerie de cet arrangement, le peuple eſt fort éloigné d'y renoncer. Son penchant pour le Caffé eſt dégénéré en paſſion; le ſexe ſur-tout ne veut point s'en abſtenir. N'importe que la guerre des Anglois avec nos voiſins ait rehauſſé le prix de cette marchandiſe, les femmes du peuple ſont toutes diſpoſées à ſacrifier les beſoins les plus indiſpenſables à leur goût dominant.

Un abus auſſi général ne peut manquer de donner atteinte à la ſanté & de répandre à la longue beaucoup d'amertume ſur la vie de cette portion d'hom-

mes, dont les bras ſont deſtinés au travail ou à la défenſe de la Patrie; & cette réflexion ſeule auroit ſuffi pour m'engager à écrire, ſi le même abus n'influoit encore ſur la perception des revenus publics. Mais la tâche que je me ſuis impoſée ne ſe borne point à ces premiers objets; j'ai également en vue les autres claſſes de citoyens, & particuliérement celles qui ſe diſtinguent dans l'ordre civil, ſoit par le rang qu'elles y tiennent, ſoit par les emplois qu'elles occupent, ſoit par les fonctions qui demandent plus de dépenſe des forces de l'eſprit que de celles du corps. La plupart

de ces claſſes d'hommes ſont auſſi dans le cas de la réforme par rapport au Caffé ; c'eſt au mauvais uſage qu'elles en font, qu'on peut attribuer cette foule de ſymptômes nerveux qui les prive des agrémens de la vie. Je pourrois dire avec *Horace*, Livre III, Ode VII.

Hoc fonte derivata cladès
In proceres, populumque fluxit.

Dans le deſſein de rendre mon Ouvrage plus inſtructif & par-là plus intéreſſant, j'ai cru devoir rappeller, dans ce Diſcours, les circonſtances principales de l'Hiſtoire du Caffier & de ſes fruits, donner même le

résultat de différentes analyses que la Chymie a faites de ces derniers. D'après ces notions préliminaires, on sentira mieux les vérités répandues dans le corps du Mémoire destiné à l'examen de la Question proposée, & il sera plus facile d'apprécier à sa juste valeur le bien & le mal qu'on dit du Caffé, ou qu'on se croit en droit de dire.

Le Caffier vient originairement de la haute Ethiopie, où il a été connu de tems immémorial; il y est même encore cultivé avec succès. Son fruit est beaucoup plus gros, un peu plus long, moins verd, & presque aussi parfumé que celui

qu'on a commencé à cueillir dans l'Arabie heureuſe, vers la fin du quinzième ſiècle, & qui eſt ſi réputé aujourd'hui ſous le nom de Caffé Moka. L'arbre qui le produit, croît dans le territoire de Betelfagui, ville du Royaume d'Yemen ſituée à dix lieues de la mer rouge, dans un ſable aride. On l'y cultive dans une étendue de cinquante lieues de long, ſur quinze & vingt de large. Son fruit n'a pas le même degré de perfection par-tout; celui qui croît ſur les lieux élevés, eſt plus petit, plus verd, plus peſant, & généralement plus eſtimé.

Le Caffier, qui eſt nommé *Jaſminum Arabicum lauri fo-*

liô par les Botaniſtes, s'élève jusqu'à la hauteur de quarante pieds, mais ſur un tronc dont le diamètre n'excède pas quatre à cinq pouces. Au rapport de M. *Valmont de Bomare*, dans ſon Dictionnaire d'Hiſtoire Naturelle, cet arbre porte des branches ſouples, couvertes d'une écorce blanchâtre, fort fine. Ses feuilles ſont opposées deux à deux, & rangées de manière qu'une paire fait une croix avec une autre paire: elles ont quelque reſſemblance avec celles du laurier ordinaire: elles ſont toujours vertes, liſſes & luiſantes au deſſus, pâles en deſſous:

elles ſont ſans odeur & d'une ſaveur d'herbe. Ses fleurs ſortent des aiſſelles des feuilles au nombre de quatre ou cinq : elles ſont blanches, quelquefois d'un rouge pâle, odorantes, d'une ſeule piece, en forme d'entonnoir, partagées le plus ſouvent en cinq découpures, comme le Jaſmin d'Eſpagne. Le piſtille ſe change en un fruit ou baie molle, verte d'abord, enſuite rouge, & enfin d'un rouge plus obſcur lorſqu'elle eſt dans la parfaite maturité, de la groſſeur d'un bigarreau, ayant à ſon extrêmité une eſpèce d'ombilic. La chair de ce fruit eſt mucilagineuſe,

pâle, d'un goût fade : elle sert d'enveloppe commune à deux coques minces, ovales, étroitement unies par l'endroit où elles se joignent, & qui contiennent chacune une demi-fève ou semence, d'un verd pâle ou jaunâtre, ovale, voûtée par le dos, platte du côté opposé, & creusée de ce même côté d'un sillon assez profond. On recueille deux ou trois fois l'année des fruits mûrs & on les fait sécher : on voit en toutes les saisons des fruits & presque toujours des fleurs sur le Caffier.

C'est-là ce grain si connu sous le

le nom de *Caffé*, & dont les ſeuls habitans d'Yemen, qui fourniſſent le Moka, débitent tous les ans pour huit millions, ſept cens quatre-vingt-cinq mille livres. Le marché général eſt à Betelfagui, où s'achete tout le Caffé qui doit ſortir du pays par terre ; le reſte eſt porté à Moka qui en eſt éloigné de trente-cinq lieues, ou dans les ports les plus voiſins de Lochia & d'Hodeida. L'exportation totale peut être évaluée à douze millions, cinq cens cinquante mille livres peſant chaque année.

Le Caffé Moka ou du Levant a les fèves plus petites que les

autres eſpèces connues; lorſqu'elles ont paſſé au moulin qui les dépouille de la peau fine qui les couvre, elles ont une couleur jaunâtre & ſont de bonne odeur. Il eſt à propos de remarquer qu'il y a du Caffé Moka de trois qualités. La meilleure, appellée *Bahouri*, eſt réſervée pour le grand Seigneur & le ſerrail; les deux autres, qui ſont le *Saki* & le *Salabi*, ſe débitent en Arménie, en Perſe, en Arabie, ſur la côte d'Afrique, dans l'Indoſtan, aux Maldives & en Europe.

Les Hollandois ont eſſayé de cultiver le Caffé à Batavia & il y a réuſſi. Sa ſemence qui

eſt plus groſſe & plus blanchâtre que le Moka, eſt connue ſous le nom de Caffé Java ou d'Orient.

Le Caffé de Surinam, colonie Hollandoiſe de l'Amérique dans la Terre ferme, eſt de couleur verdâtre & de différente groſſeur.

L'Iſle de Bourbon, en Afrique, produit un Caffé blanchâtre, allongé, inodore & bien inférieur à celui d'Arabie. Le Caffé de la Martinique ou des Iſles eſt encore de moindre qualité; il eſt verdâtre, & il a l'odeur & le goût un peu herbacés.

On appelle Caffé mariné ou

avarié, celui qui a été mouillé d'eau de mer dans le tranſport: de tel endroit qu'il vienne, on n'en fait point de cas, à cauſe de l'acreté ſaline que la torréfaction ne parvient jamais à lui ôter.

L'uſage du Caffé, maintenant répandu dans toute l'Europe, étoit inconnu dans cette partie du globe avant le ſeizieme ſiècle; c'eſt aux marchands Vénitiens qu'on en doit l'introduction en Italie. Cet uſage paſſa bientôt en Allemagne, car il y étoit déja aſſez commun vers le milieu du même ſiècle. La France tarda bien davantage à tirer parti du Caffé,

ſoit dans ſon commerce, ſoit pour augmenter le luxe des tables; Marſeille eſt la première ville de ce Royaume où l'on ait vu de ces ſemences étrangères en 1644, mais on ne les connut preſque point à Paris avant l'année 1669. L'Angleterre fut plus empreſſée à ſe procurer ces fèves; & comme on y apprit en même tems la méthode de les employer en décoction, le goût que le public prit pour cette liqueur, engagea quelques habitans de Londres à la tenir toujours prête dans des boutiques ouvertes, connues aujourd'hui ſous le nom de *Caffé*. L'éta-

bliſſement de la plus ancienne, date de 1652 dans cette capitale, où l'on en compte maintenant juſqu'à trois mille.

Les premiers Européens qui aient écrit de l'uſage du Caffé, étoient Médecins. *Léonard Rauwolff* natif d'Ausbourg en parla dans la Relation de ſon Voyage au Levant, qui parut en Allemand à Francfort en 1582; mais *Proſper Alpini*, de Maroſtica dans l'Etat de Veniſe, s'étendit davantage ſur cette liqueur dans ſon Livre des plantes de l'Egypte, pays qu'il avoit parcouru pendant 3 ans, & notamment la partie qui confine avec l'Iſthme de Suez, lui-

même voiſin de l'Arabie. Ce Médecin revint en Italie en 1584.

De toutes les boiſſons qui ont pris faveur, il n'en eſt pas qui ſe ſoit plus univerſellement répandue que le Caffé; comme il n'eſt point de Nation qui ne l'ait trouvée à ſon goût, on la prépare maintenant dans preſque toutes les contrées du monde habitable, ſoit par la décoction dans l'eau, ſoit par l'infuſion des fèves rôties & pulvériſées. La manière de faire le caffé n'a cependant point toujours été la même dans les endroits où l'uſage de cette liqueur attrayante eſt le plus accrédité. Les Arabes ont com-

mencé par piler les grains de Caffé dans un vaiſſeau de terre, immédiatement après les avoir grillés ; ils y verſoient enſuite de l'eau chaude dans laquelle ils les faiſoient bouillir pendant quelques momens, & buvoient cette décoction, ſans lui donner le tems de dépoſer ſon marc. Mais comme ils ne tardèrent point à ſe dégoûter du Caffé trouble, ils en firent précipiter les parties les plus groſſières au moyen d'un linge humide, dont ils enveloppèrent le vaiſſeau auſſitôt après l'avoir retiré du feu. A cette première précaution ils ajoutèrent celle de laiſſer la liqueur dans un

parfait repos, & parvinrent ainſi à l'avoir bien claire; c'étoit alors qu'ils la verſoient dans les taſſes & qu'ils l'édulcoroient avec plus ou moins de ſucre, chacun ſuivant ſon goût.

La plupart des Arabes font leurs délices du Caffé, mais le bonheur de le prendre en nature eſt réſervé aux citoyens riches; la multitude eſt réduite à la coque & à la pellicule qui ſervent d'enveloppes propres & communes aux fèves. Ces reſtes mépriſés lui forment une boiſſon aſſez claire qui a le goût du Caffé, ſans en avoir ni l'amertume ni la force; on l'appelle *Caffé à la Sultane. Andry*,

Docteur de la Faculté de Paris, a donné le même nom à la décoction du Caffé non grillé; on le fait bouillir dans l'eau pendant un demi quart d'heure au plus, & il en résulte une liqueur de couleur de citron, qu'on boit avec un peu de sucre.

L'usage du Caffé est tellement répandu dans les Provinces de l'Empire Ottoman, qu'il est impossible d'imaginer la consommation qu'en fait une multitude de gens oisifs qui passent toute la journée, soit à boire de cette liqueur, soit à fumer du tabac dans les *Caffés* publics. La consommation n'en est pas moindre dans les Etats des

Princes de l'Europe ; il feroit difficile d'eftimer au jufte la quantité qu'on y introduit & qu'on y débite. Par l'Edit qui vient de paroître à Berlin au fujet du Caffé, on voit que le Roi de Pruffe fixe à la fomme de fept ou huit cens mille écus la dépenfe annuelle que l'importation de ces fèves étrangères occafionne à fon peuple. Je ne m'aviferai pas de compter le nombre de balles qui paffent chaque année dans les Pays-Bas Autrichiens & qu'on y confomme ; ce nombre doit être bien confidérable, puifque les marchands épiciers de Mons vendent journellement au delà de

trois cens livres de Caffé brûlé, pour l'uſage des habitans qui n'ont point chez eux de ces fèves en proviſion; & de ce chef, voilà plus de cent mille livres de Caffé qui ſe vendent annuellement au peuple par petit poids. Mais ſi l'on ajoute à cette quantité, celle qui réſulte de la conſommation que font les gens aiſés qui ont du Caffé en réſerve pour le beſoin de leur famille, à quoi ne ſe monte pas le nombre des livres qui entre chaque année dans cette ville, elle qui n'eſt que médiocrement grande & paſſablement peuplée? Je ne crains point le reproche d'exagération dans ce

calcul ; il eſt certainement au deſſous de la réalité ; encore n'y fais-je point entrer ce qu'il faut de Caffé pour le débit de ces maiſons ouvertes qui en portent le nom. Combien de milliers de livres ne s'y conſomment-ils pas ?

La manière la plus commune de préparer le Caffé, c'eſt d'en rôtir & d'en moudre enſuite les fèves, pour en tirer plus parfaitement la teinture, ſoit par décoction dans l'eau, ſoit par une infuſion momentanée à travers un entonnoir percé de trous & garni intérieurement de papier brouillard ou d'une chauſſe de laine. Cette

dernière façon eſt connue ſous le nom de *Caffé à la minute.* On corrige l'amertume de la liqueur avec du ſucre ; d'autres y ajoutent encore du lait ou de la crême.

Quand l'uſage du Caffé commença à ſe répandre, la claſſe inférieure du peuple fut auſſi empreſſée d'en tâter, que les perſonnes d'un rang plus relevé; mais comme elle ne put pas toujours faire face à la dépenſe que l'uſage habituel de cette liqueur entraîne après lui, elle eut recours à différentes expériences ſur certains grains & légumes, pour tâcher de trouver un moyen qui lui

tînt lieu des fèves étrangères qu'elle cherchoit à remplacer. Le peuple a employé les haricots blancs, rôtis & pulvérisés, & il a été d'autant plus flatté de sa découverte, que leur décoction approche de celle du Caffé, tant pour le goût que pour l'odeur: mais ces qualités apparentes ne lui en imposèrent pas long-tems, parce qu'il s'apperçut que la nouvelle liqueur nuisoit à l'estomac & causoit des maux de tête.

Dans la suite des tems, on a trouvé que le seigle brûlé avec une quantité suffisante d'amandes, & bouilli plus long-tems que le Caffé ordinaire,

donnoit à l'eau quelque chose du goût, de l'odeur & des autres qualités de ce dernier. C'est le *Caffé à la Paysanne* de *Gaspar Neumann*, Médecin de Berlin, qui est mort en 1737. *Friedel*, autre Médecin Allemand, propose un caffé fait avec parties égales d'amandes douces & amères qu'il rôtit après en avoir ôté la peau. Mais la liqueur qui résulte de la décoction de ce mêlange dans l'eau, approche si peu des qualités du Caffé, que bien loin de flatter le goût de ses partisans, elle semble avoir été inventée pour corriger l'habitude d'en prendre par l'aversion qu'elle inspire. On

On a encore imaginé différens autres moyens pour remplacer les fèves qui nous viennent de l'étranger. Celui qui a le mieux réussi, est la racine de chicorée amère, découpée par petits morceaux, séchée lentement au four, rôtie ensuite & moulue, pour être employée en guise de Caffé, en la mêlant par moitié avec lui.

Les marchands qui vendent en débit le Caffé brûlé, passent un peu de beurre dans la poele, afin de rendre aux semences surannées une partie du goût qu'elles ont perdu par la vétusté. Cette pratique est condamnable à tous égards. Mais

ceux de ces marchands qui torréfient de bonnes fèves avec une addition de caſſonade, n'altèrent point la qualité du Caffé; tout au contraire, la caramelle qui ſe forme à la ſurface des grains & les enduit d'une croute mince, ſert de barrière aux principes les plus volatils qui s'échappent ſi abondamment, lorſqu'on brûle le Caffé ſans employer cet expédient utile. Je dis utile, car il l'eſt encore aux marchands, parce que la caſſonade fait poids dans le débit, & qu'elle ne coûte point autant que le Caffé, qui ſouffre d'ailleurs moins de déperdition dans le rôtiſſoir.

Après cet exposé succint de l'histoire du Caffé & de sa préparation, il est nécessaire de passer à l'analyse de ses principes, puisqu'on ne peut apprécier leurs effets sur le corps de l'homme, sans connoître les propriétés dépendantes de leur nature. Ce sont les conséquences qui résultent de ce détail, qui viennent à l'appui de l'opinion qu'on doit se former sur l'usage habituel du Caffé.

La plus simple de toutes les expériences qu'on puisse faire pour juger de la qualité du principe dominant dans le Caffé, est celle qui se répète tous les jours, lorsqu'on en brûle les

ſemences à feu nud. Leur huile volatiliſée par la chaleur s'éleve au travers des ouvertures que laiſſe la poele la mieux fermée, frappe déſagréablement les yeux par ſon acreté, qui les irrite, & plus déſagréablement encore les poumons qu'elle agace par une toux importune, à laquelle ſe joint bientôt l'oppreſſion la plus violente, ſi l'on ne s'empreſſe de reſpirer un nouvel air. Gardons-nous d'attribuer ces accidens aux vapeurs des matières combuſtibles qui échauffent la poele; c'eſt dans la nature de celles qui s'élèvent du Caffé brûlé, qu'il faut en chercher la cauſe.

La torréfaction développe l'huile de ces fèves étrangères en si grande abondance, que le papier sur lequel on les jette au sortir du tambour, ne tarde point à être imbibé de cette huile.

Tout simple que soit ce procédé, il prouve bien clairement que le Caffé abonde en huile; or il est connu en Chymie que toutes les substances végétales qui en contiennent, prennent l'odeur de brûlé, ou l'empyreume, lorsqu'elles subissent l'action d'une chaleur vive, sur-tout dans les vaisseaux clos. Cette odeur est même tellement propre aux huiles brûlées,

qu'aucun corps n'eſt ſuſceptible de la contracter, qu'autant qu'il eſt huileux. Il eſt vrai que la teinture de Caffé rôti ne frappe point le goût ou l'odorat par une qualité manifeſtement empyreumatique, puiſqu'on boit cette liqueur avec plaiſir; cependant il n'eſt pas poſſible que le degré de torréfaction que les fèves ont ſubi dans un tambour expoſé au feu nud, n'ait changé le caractère naturel de leur huile. En effet, elle n'a pu s'élever & ſe volatiliſer par la chaleur, ſans être altérée, c'eſt-à-dire, ſans perdre la qualité douce & onctueuſe des huiles graſſes. Semblable au beurre

dont cette qualité fait tout le mérite, elle a rouſſi ou bruni au feu; & tout ainſi que le beurre qui a éprouvé un degré de chaleur trop vif ou trop long-tems continué, elle fait ſur l'organe du goût une ſenſation qu'on ne trouve agréable, que par la raiſon qu'elle eſt excitée par un principe acrimonieux.

En convenant que l'huile du Caffé n'a point pris dans la poele un caractère tout-à-fait empyreumatique, je ſuis éloigné de croire qu'elle ne s'y ſoit pas aſſez dénaturée pour devenir nuiſible. Mais comme il ne s'agit point de donner ici les preu-

ves de cette aſſertion, je paſſe à l'expoſé des analyſes qu'on a faites du Caffé, me réſervant de voir, en ſon tems, ſi l'on peut en conclure quelque choſe de plus favorable. Suivant *Geoffroy* dans ſon Traité de Matière Médicale, à l'article où il parle des végétaux exotiques, on a retiré de trois livres de Caffé crud, diſtillé par la retorte :

4 onces, 5 gros & demi de phlegme limpide, inodore & preſque inſipide ;

2 onces, 5 gros & 18 grains de liqueur aigrelette, d'un goût tant ſoit peu âpre ;

12 onces, 3 gros, 48 grains d'une liqueur, ſoit acide, ſoit

d'une acreté alcaline, d'une odeur empyreumatique & d'un goût amer ; 8 onces, 2 gros, 66 grains d'huile épaiſſe qui approchoit de la conſiſtence de la graiſſe.

La maſſe qui s'eſt trouvée dans la retorte, peſoit onze onces, un gros ; & cette maſſe ayant été calcinée pendant 33 heures, a donné une once, cinq gros, quinze grains de cendre brune, de laquelle on a tiré par la lixivation :

1 once, 40 grains de ſel alcali fixe.

On a perdu huit onces, ſix gros, douze grains pendant la diſtillation, & neuf onces, trois

gros, cinquante-ſept grains par la calcination. Dans ce travail, comme dans le ſuivant, chaque livre étoit de ſeize onces, & chaque gros de ſoixante-douze grains.

L'Académie Royale des Sciences de Paris a fait une autre épreuve; elle a ſoumis à l'analyſe le Caffé préparé par l'ébullition dans l'eau. Trois livres de fèves duement torréfiées ont diminué d'un quart; les deux livres & quatre onces qui reſtoient, ont été miſes en poudre, & on les a fait bouillir légèrement dans ſoixante-douze livres d'eau claire. La décoction ayant dépoſé ſon marc,

elle en fut ſéparée par inclination & enſuite diſtillée lentement au Bain Marie. On a obtenu :

60 livres, 9 onces d'une liqueur limpide, d'abord inſipide, puis aigrelette, enfin d'une acidité aſſez forte.

La maſſe reſtée dans l'alembic ayant été réduite en conſiſtence d'extrait ſolide, peſoit dix-ſept onces, deux gros. Cet extrait diſtillé par la retorte a donné :

5 onces, un gros, 60 grains de liqueur acide ;

2 onces, 3 gros, 30 grains d'une liqueur âcre alcaline, avec une certaine portion de ſel volatil de même nature ;

1 once, 5 gros, 42 grains d'huile épaiſſe.

La maſſe reſtante étoit noire, légère, ſpongieuſe, & peſoit quatre onces, trente-ſix grains. On la calcina pendant onze heures & plus, ſoit au feu de réverbère, ſoit dans un creuſet, & elle demeura toujours noire. Elle donna de la fumée & de la flamme pendant tout le tems de la calcination, & ſe trouva enfin réduite au poids d'une once, trois gros. Traitée alors par la lixivation, on en obtint

7 gros, 70 grains de ſel alcali fixe qui avoit l'odeur & le goût de ſoufre.

Il y a eu trois onces, ſix gros,

quarante-huit grains de perte par la diſtillation à la retorte, & deux onces, cinq gros, trente-ſix grains par la calcination.

De cette analyſe de la teinture de Caffé, il réſulte qu'une demi-once de fèves torréfiées contient :

1 gros, 68 grains d'extrait épais,
50 grains environ de ſel acide,
8 grains de ſel volatil alcali,
13 grains d'huile d'une conſiſtence preſque égale à celle de la graiſſe,
8 grains de ſel fixe,
4 grains de terre inerte.

Et delà M. *Geoffroy* conclut que les ſemences du Caffé brûlé

doivent leur énergie principale à une huile graſſe empyreumatique, mais fort raréfiée par le mêlange des particules ignées qu'elle a reçues dans ſon ſein pendant la torréfaction; énergie qui eſt d'autant plus active, qu'une combinaiſon aſſez notable de ſel volatil acrimonieux en augmente les effets.

On peut remarquer ici qu'une ſeule taſſe de Caffé contient tous ces principes, puiſque la plupart des gens aiſés n'y emploient pas moins d'une demionce de fèves pour que la teinture ſoit à leur goût. Je m'arrête; car ce ſeroit trop me preſſer que de tirer maintenant,

de cette analyſe, des conſéquences favorables ou déſavantageuſes à la liqueur dont l'uſage a percé dans toutes les claſſes de la ſociété. Il eſt vrai que l'analyſe doit entrer pour quelque choſe dans l'examen auquel on va ſoumettre cette liqueur; mais comme la conſtitution particulière des perſonnes qui ſe font une habitude journalière d'en boire, augmente, accélère ou diminue les effets dont on la croit coupable, l'impartialité demande qu'on renvoie la déciſion de la queſtion propoſée, au tribunal de la Raiſon & de l'Expérience.

Je ne ſerai pas long dans l'ex-

poſition des motifs qui doivent porter ces deux juges à ſe décider pour ou contre l'uſage habituel du Caffé. La cauſe de cette liqueur demande d'être inſtruite le plus ſommairement qu'il eſt poſſible, afin de ne point trop groſſir le volume qui en contient le détail, & de mettre ainſi toutes les claſſes des citoyens à même de ſe le procurer & de le lire. Je manquerois mon but, ſi j'allois laiſſer courir ma plume au gré de l'amour propre qu'une production auſſi mince que celle-ci ne peut guère flatter : l'intérêt de ma patrie eſt le ſeul objet que j'ai en vue ; le remplir eſt toute mon ambition.



EXAMEN

D'UNE

QUESTION MÉDICO-POLITIQUE

SUR L'USAGE DU CAFFÉ.

DEpuis le tems que le Caffé eſt connu en Europe & que l'habitude d'en prendre eſt paſſée dans toutes les conditions, on n'auroit point vu ſon uſage ſi généralement répandu, s'il n'eût jamais produit que de mauvais effets. Les hommes, ennemis des choſes qu'ils ſavent leur être nuiſibles, auroient bientôt proſcrit cette boiſſon étrangère & l'auroient reléguée chez les peuples qui leur en avoient donné la connoiſſance, s'ils euſſent obſervé qu'elle étoit toujours dangereuſe. Mais d'un autre côté, ſi cette boiſſon étoit conſtamment ſalutaire, ſi elle étoit même indifférente à tous les tempé-

ramens, on ne verroit pas tant de gens déclamer contre elle, après en avoir été les plus zélés partisans. Combien d'Auteurs également savans & judicieux ne se sont point encore récriés contre l'usage le plus modéré du Caffé ? Combien n'y en a-t-il pas qui l'ont mis au nombre de ces abus destructeurs qui dégradent sourdement la force de l'espèce humaine ? Les uns & les autres n'ont rien négligé pour dessiler les yeux du public, & lui faire voir qu'il s'étoit aveuglé sur son plus grand intérêt, en se rendant sourd à la voix de la droite raison, pour n'écouter que celle de son goût dominant.

Ce conflit d'opinions discordantes semble n'avoir fait qu'une impression passagère sur le public ; il est encore à se décider sur le parti qu'il doit prendre, & dans l'entretems, il continue l'usage de la liqueur attrayante que tant de bouches ont préconisée. L'ascendant que doit avoir sur un particulier le cri de toute une nation, m'a presque fait croire qu'on avoit poussé trop loin le doute qu'on a formé sur les propriétés du Caffé ; mais la réflexion m'a convaincu que la boisson qu'on prépare avec ces fèves étrangères, ne doit point être mise dans la classe des choses indifférentes, c'est-à-dire, qu'elle ne peut être regardée sous ce point de vue à l'égard de tous les tempéramens. Cette façon de penser est assez modérée pour qu'on me la passe ; & comme je me propose de ne la développer qu'avec la plus grande impartialité,

j'efpère de faire fentir à mes concitoyens combien leur aveugle paffion pour le Caffé eft préjudiciable à la plupart d'entr'eux.

Je ne veux rien cacher de ce qui a été dit pour ou contre ces femences dont l'ufage eft fi répandu ; & pour m'acquitter pleinement de ce devoir indifpenfable à tout Ecrivain fincère, je vais paffer en revue les opinions des hommes célèbres qui ont parlé contradictoirement de leurs effets.

Si d'une part je prête l'oreille à la voix de ceux qui ont étudié la ftructure du corps humain, l'économie de fes fonctions, l'influence que les plantes profitables ou nuifibles ont fur le méchanifme qui les entretient, j'entends plufieurs d'entr'eux condamner nettement l'ufage du Caffé, & les autres recommander de ne s'y livrer qu'avec la plus grande modération. Ils en ont donc fenti le danger.

Mais lorfque je vois cette boiffon hautement préconifée par des hommes également refpectables, je ne puis me cacher qu'il faut qu'elle ait de grandes qualités en bien comme en mal, pour divifer ainfi les efprits.

Si d'abord l'on fait attention, qu'il faut un motif pour tirer les fèves de Caffé des climats fort éloignés ; pour que mille bras, pour que la terre & l'onde foient occupés à nous en tranfmettre d'immenfes provifions ; pour qu'on n'épargne ni foins ni dépenfes dans la préparation d'une liqueur que toutes les nations ont trouvée délicieufe ; on eft

presque tenté de croire que ce motif n'est autre, que la persuasion où l'on est que cette même liqueur est généralement utile & salutaire. Pourroit-on en douter, après que ses partisans ont établi en principe que les propriétés principales du Caffé dépendent d'un extrait gommeux impregné de parties huileuses, fixes & volatiles, sensibles à la vue & au goût, qui se dégagent des semences qu'on fait rôtir, & qui se combinent avec l'eau, pendant l'infusion ou la décoction. Suivant eux, le Caffé tient de la vertu délayante de l'eau chaude, possède les qualités émollientes & modérément nourrissantes des substances farineuses, aiguillonne les fibres & réveille les esprits animaux par son activité volatile, contient un savon naturel, résultant de l'union de ses molécules huileuses & salines, dont la propriété résolutive & détersive se communique à la masse du sang au moyen de l'eau qui en est chargée. Et delà ils concluent que le Caffé fortifie l'estomac, anime, favorise & accélere la coction des alimens, appaise la chaleur qui accompagne l'indigestion, aiguise l'esprit, chasse la mélancholie, éloigne le sommeil, dissout les humeurs épaisses, contribue à l'apparition des regles, fait couler les urines, rend le ventre plus libre, augmente le mouvement intestin du sang, dissipe les maux de tête qui naissent de la congestion de ce liquide, & contribue à le détourner vers les parties inférieures & les moins nobles.

Je ne m'attacherai point à diſtinguer ce qu'il y a de vrai d'avec ce qu'il y a de faux dans ces aſſertions. Les Auteurs les plus modérés dans l'éloge qu'ils font du Caffé, en diſent aſſez de bien, ſans qu'il ſoit néceſſaire de recourir à l'exagération. Philippe-Sylveſtre Dufour, Marchand Droguiſte de Lyon, à qui Jacques Spon, Médecin de la même ville, communiquoit ſes lumières & prêtoit ſa plume, dit que ces fèves étrangères fortifient l'eſtomac, deſsèchent les humidités du corps, qu'elles ſont apéritives, qu'elles rabattent les vapeurs qui montent au cerveau, éveillent, & produiſent quantité d'autres bons effets.

Proſper Alpini attribue au Caffé une vertu déſobſtruante. George Baglivi, Médecin de Rome, le regarde comme un ſecret infaillible pour diſſiper cette eſpèce de mal de tête qui vient du défaut de digeſtion & qui ſe fait ſentir quelques heures après le dîner.

Nicolas Lefevre, ce Chymiſte François qui a ſoumis tant de corps à l'analyſe, ne doute point que le ſel volatil du Caffé ne ſoit propre à lever les obſtructions du cerveau, à deſſécher l'humidité ſuperflue de cet organe, à rétablir l'élaſticité de ſes membranes & de ſes vaiſſeaux affoiblis. Preſque tous ceux qui ont vanté l'uſage de la boiſſon qu'on prépare avec les ſemences du Caffier, ont tenu un pareil langage, ſans trop réfléchir que les choſes même les meilleures ne ſont pas telles pour tous les individus. On pourroit avoir

eu quelque raiſon de dire que le Caffé convient, en certains tems, aux perſonnes réplètes, & à celles dont les liquides épaiſſis par la ſtagnation circulent trop lentement. Mais toutes les perſonnes qui font un uſage journalier du Caffé, ſont-elles dans l'un ou l'autre de ces cas ? Celles que la maigreur défigure, que la bile échauffe, que la diſſolution ou l'acrimonie des humeurs incommode, que l'Hypochondriaciſme ou l'Hyſtériciſme tourmente, peuvent-elles impunément ſe livrer à cette boiſſon ? Les femmes qui ſont ſujettes à faire de fauſſes couches, celles qui perdent trop par leurs regles, les femmes enceintes, les nourrices ; en général, les perſonnes qui ont le genre nerveux mobile & délicat, qui ſont hémorrhoïdaires, qui ont de la diſpoſition aux hémorrhagies ou aux maladies cutanées, ne doivent-elles pas renoncer au Caffé pour toujours ? Oui ſans doute ; & à ce compte, voilà que la moitié des habitans de nos Provinces eſt dans le cas de l'interdiction. Un penchant flatteur, contracté par l'habitude, les emporte, il eſt vrai, vers cette liqueur attrayante que leurs aïeux n'ont point connue ; mais les partiſans du Caffé jouiſſent-ils de cette vigueur mâle qu'avoient leurs pères ? L'abus qu'on en fait a tellement altéré la force du peuple, que les maladies nerveuſes lui ſont maintenant auſſi familières qu'aux perſonnes élevées dans la molleſſe & l'opulence. Juſqu'aux femmes de la claſſe la plus inférieure de la ſociété, elles ſont atta-

quées de vapeurs, elles dépériſſent par les pertes blanches, ſans qu'on puiſſe attribuer ces maux à autre choſe qu'à l'uſage habituel & exceſſif du Caffé, à qui on eſt encore fondé à reprocher la fréquence des maladies bilieuſes qui regnent de plus en plus dans nos contrées. On remarque que ces maladies ne ceſſent preſque pas dans les villages où l'abus du Caffé eſt encore plus grand que dans les villes, pendant que les cantons qui n'en font que peu d'uſage, ſont moins déſolés par ce fléau qui emporte chaque année tant de monde à la campagne.

Ces déſaſtres ne préſentent rien d'étonnant; ils ſont les ſuites néceſſaires de l'abus qu'on condamne. En effet, l'uſage fréquent du Caffé occaſionne la diſſipation des parties les plus ſpiritueuſes du ſang, jette les ſulfureuſes en diſſolution, développe l'acreté des ſalines, & les met toutes en trouble & en mouvement. Doit-on s'étonner après cela de voir les complexions les plus fortes ſe détériorer, & le nombre des délicates accroître ſenſiblement chaque année? Il eſt vrai que l'excès du Caffé n'eſt pas le ſeul qu'on ſoit en droit de reprocher à notre ſiècle; la dépravation des mœurs en eſt un autre qui amoindrit la conſtitution de l'eſpèce humaine, & qui ne tardera pas à nous donner des vieillards de trente ans.

Les éloges qu'on a faits du Caffé n'ont pu manquer d'être bien reçus du public; le goût qu'il avoit pris à cette liqueur l'en avoit rendu

lui même le panégyriste. Une sorte d'enthousiasme pour les inventions nouvelles a toujours fait marcher l'illusion à côté du jugement que les hommes en ont porté dans les premiers momens. Il a fallu du tems pour dissiper cette illusion, & pour rendre les oreilles attentives à la voix de la vérité. On s'est d'abord passionné pour le Caffé dans les pays où l'usage de cette boisson s'étoit introduit : tout le monde en appella à son goût, & ce fut sur lui qu'on appuya la preuve des merveilleux effets qu'on lui attribuoit. Prévenus par la folle & dangereuse maxime qui séduit au point de croire que ce qu'on aime ne fait pas de mal, les hommes furent long-tems sans s'appercevoir du tort que le Caffé causoit à leur santé. Il a fallu que des Médecins élevassent la voix pour détromper le public, & lui faire sentir qu'une chose, fût-elle bonne par sa nature, devient toujours mauvaise, lorsqu'on ne distingue point les cas & les circonstances qui en interdisent l'usage.

Willis, ce célèbre Praticien de Londres, mort dans cette ville en 1675, n'a pas contesté que le Caffé pouvoit être utile dans le traitement de certaines maladies de la tête ; mais il a ajouté que ce n'étoit qu'aux personnes d'une constitution froide, dont le sang est aqueux, le cerveau trop humide, & chez qui le mouvement des esprits est foible & languissant. Il a défendu cette boisson à celles qui sont maigres, d'un tempérament bilieux ou mélancholique, dont le sang est

ſoupçonné d'acrimonie, dont le cerveau eſt diſpoſé aux engorgemens & le ſyſtême nerveux trop ſenſible.

Hoffmann, ſavant Médecin & Profeſſeur qui s'eſt diſtingué à Hall en Saxe juſques vers le milieu de ce ſiècle, dit que bien des gens ont peine à croire que le Caffé ſoit préjudiciable à la ſanté, parce que non ſeulement les Turcs, mais encore les Allemands, ont coutume d'en boire copieuſement tous les matins & immédiatement après les repas. On a cependant, ajoute ce véridique Auteur, tant de preuves des effets pernicieux dont cette coutume eſt ſuivie, qu'on ne peut plus douter que l'uſage fréquent & immodéré de cette liqueur ne ſoit extrêmement nuiſible aux perſonnes foibles, ſur-tout aux femmes qu'il jette dans une telle mobilité de nerfs, que l'accouchement ou la plus légère maladie les fait tomber en langueur, & les rend incapables de ſurmonter les ſymptômes dont elles ſont affligées. Je connois, pourſuit-il, quantité de gens à qui l'abus du Caffé a cauſé un tremblement de mains; il en a précipité d'autres dans une inſomnie obſtinée, a même affoibli leurs ſens; car le Caffé, ainſi que toute eſpèce de fèves torréfiées, contient une huile qui bien loin d'être balſamique & ſalutaire, eſt manifeſtement nuiſible au genre nerveux qu'elle prive bientôt de ſa force & de ſa vigueur.

Fréderic Slare, Membre du Collège Royal des Médecins de Londres, s'étoit pris de

paſſion pour le Caffé ; il en fit un uſage habituel qui le flatta d'autant plus, qu'il ne tarda pas à s'appercevoir que l'étude lui étoit moins pénible, & qu'il en tiroit des fruits conformes à ſon goût pour les ſciences. Mais ce qu'il gagna du côté de l'aptitude aux opérations de l'eſprit, altéra ſi grandement ſa ſanté, qu'il tomba enfin dans une paralyſie dont il ne put ſe guérir, qu'en abandonnant la boiſſon qui avoit fait les délices de ſa vie juſqu'à cette fatale époque. Cet Auteur rapporte lui-même l'hiſtoire de ſa maladie dans l'Epitre qu'il a miſe à la tête de ſon Apologie du ſucre, qui parut en Anglois en 1715.

Suivant Tiſſot, c'eſt au tems de l'introduction du Thé & du Caffé en Europe qu'il faut rapporter la propagation & l'accroiſſement des maladies nerveuſes qui déſolent un ſi grand nombre de ſes habitans. La plupart des femmes & des hommes qui en ſont atteints, ne peuvent prendre la moindre doſe de Caffé, ſans éprouver une agitation générale, des palpitations de cœur & quelquefois une triſteſſe profonde, même un vrai déſeſpoir ; effets diamétralement oppoſé à celui que reſſentent les perſonnes mieux conſtituées, lorſqu'elles ont recours à cette liqueur après le repas. Le Caffé aide alors l'eſtomac à ſe débarraſſer plus promptement du travail de la digeſtion ; il diſſipe la peſanteur, l'engourdiſſement, le mal-aiſe, l'eſpèce d'ennui qui en eſt la ſuite. On ne doit cependant point ſe laiſſer ſéduire par l'apparence de ces avantages & ſe livrer,

ſous ce prétexte, à ſon goût pour le Caffé. Le parti le plus ſage eſt de mettre dans ſon dîner toute la frugalité que l'état de l'eſtomac exige. Si l'on prend ſoin de ne le point ſurcharger au delà de ſes forces, la digeſtion ne ſera pas laborieuſe ; & comme la nature ſe ſuffira à elle-même, les ſecours étrangers lui deviendront inutiles. La ſanté eſt un bien aſſez précieux pour l'acheter au prix de cette privation. Qu'on y prenne garde, on pourroit citer l'exemple de quantité de gens qui ne ſe ſont accoutumés à l'uſage du Caffé, qu'en vue d'aider leur eſtomac ſenſuel ou famélique dans le travail de la digeſtion, & que cette liqueur a jetté dans des ſpaſmes dangereux, dans des coliques cruelles, dans la triſteſſe, & enfin dans une telle mobilité de nerfs, que la plus petite cauſe morale ou phyſique leur donnoit un étourdiſſement effrayant, qui ſe terminoit quelquefois par des évanouiſſemens convulſifs.

Le célèbre Tiſſot ne ſe borne point à ce que je viens de tranſcrire d'après ce qu'il dit dans ſon Traité des nerfs & de leurs maladies. Ce Médecin s'élève avec la même force contre l'abus du Caffé dans ſa diſſertation latine ſur la ſanté des Gens de Lettres. Il y fait d'abord la ſortie la plus vive contre le Thé qu'il n'aime pas, & n'épargne guère davantage le Caffé dans la ſuite du diſcours. Selon lui, la propriété irritante du dernier affoiblit la vigueur du tempérament,

parce que la nature n'en peut ſupporter long-tems l'action, ſans tomber dans une ſorte d'anéantiſſement dangereux qui conduit enfin à la langueur & à la mort. Tel eſt le progrès & la ſuite des maladies nerveuſes, lorſqu'on s'opiniâtre à faire uſage des choſes qui amoindriſſent la force de nos organes les plus ſenſibles. Ce principe poſé par Tiſſot eſt inconteſtable, & c'eſt ſur lui que cet Auteur ſe fonde pour condamner la coutume de prendre journellement du Caffé; il en relègue ſagement les fèves dans les boutiques des Apothicaires, & veut qu'on ne les en tire que pour ſervir de remède dans la pratique de la Médecine. Il n'a pas de peine à convenir que le Caffé pris, avec précaution, réjouit le cœur, décharge l'eſtomac de la pituite qui l'incommode, rend la tête plus ſaine, donne de la gaieté à l'eſprit & même de la pénétration; mais il prévient les Gens de Lettres que c'eſt trop riſquer que d'acheter cette pénétration au prix de leur ſanté. Le deſir de multiplier leurs connoiſſances les engage quelquefois à ſe livrer à de profondes études pendant le ſilence de la nuit. L'eſprit fatigué par le travail du jour s'appeſantit ſur les livres; on cherche à l'aiguiſer, & pour lutter plus efficacement contre les diſpoſitions au ſommeil qui l'engourdiſſent encore, on a recours au Caffé, & l'on ſe félicite d'en avoir tiré plus d'aptitude au développement des idées. N'eſt-ce pas s'expoſer à un danger évident, pour courir

après un avantage souvent incertain ? Ne peut-on avoir de l'esprit sans prendre du Caffé ? Homère, Thucidide, Platon, Xénophon, Lucrece, Virgile, Ovide, Horace, Pétrone en prenoient-ils ? Cependant les Anciens nous surpassoient autant par la sublimité du génie, que nous les surpassons par les connoissances expérimentales que nous avons acquises dans la Physique.

Van Swieten ne se récrie pas moins contre l'usage de prendre plusieurs fois le jour, tantôt du Thé, tantôt du Caffé ; il avoit été bien à même d'en observer les suites funestes pendant son séjour en Hollande, où cette coutume abusive est si répandue, sur-tout parmi les personnes du sexe. C'est de ce régime qu'il tire les raisons qui rendent aujourd'hui, dans tous les pays qui l'ont adopté, les pâles couleurs si communes, les fleurs blanches si rebelles au traitement le plus méthodique, l'avortement si fréquent, les couches si mauvaises, les affections nerveuses si générales, &c.

Un Professeur de la Faculté de Médecine d'Avignon (M. Calvet) proposa, en 1762, la question si l'usage journalier du Caffé est capable de nuire à la santé & d'abréger la vie ? Il se décide pour l'affirmative dans la plupart des cas ; il se récrie même avec tant de force contre l'abus de cette liqueur asiatique, qu'il ne balance point d'appliquer au Caffier les malédictions qu'Horace a lancées, dans la dixième

Ode du ſecond Livre, contre l'arbre dont il avoit penſé être écraſé :

Ille & nefaſtô te poſuit die
Quicumque primùm, & ſacrilegâ manu
Produxit, arbos, in nepotum
Perniciem, opprobriumque pagi.

C'eſt-à-dire, quelque ſoit celui qui t'a planté, arbre maudit, il l'a fait dans un jour malheureux & d'une main ſacrilège, pour faire périr ſes deſcendans & déshonorer le hameau.

L'expreſſion eſt vive, mais M. Calvet n'y trouve rien de trop; car il prétend qu'à l'exception de quelques circonſtances particulières, l'uſage habituel du Caffé ne peut être que très-nuiſible, puiſqu'en diſtendant & en deſſéchant les parties ſolides du corps humain, en augmentant le mouvement & l'acrimonie de ſes humeurs, en les épaiſſiſſant par la diſſipation de leurs principes les plus volatils, il doit néceſſairement occaſionner différentes maladies, conformément à la diſpoſition du ſujet, multiplier même le nombre de celles qui n'étoient ſi rares autrefois, que par la raiſon que la cauſe qui les rend fréquentes aujourd'hui, n'exiſtoit point encore.

Voilà aſſez d'autorités pour & contre. Si l'on doute de quel côté la balance doit pancher, qu'on ait recours aux analyſes qu'on

a faites du Caffé, & comme leur résultat n'est guère favorable à cette liqueur, on ne tardera point à la condamner ouvertement. En effet, c'est d'une huile qui a été rendue presque empyreumatique par la torréfaction, que vient en bonne partie le goût séduisant que les fèves communiquent à l'eau pendant l'infusion ou l'ébullition. L'extrait du Caffé qui est chargé de cette huile n'a point de peine à se dissoudre dans l'eau; & si ce liquide reçoit encore dans son sein la portion d'huile surabondante, c'est que le sel des fèves la rend miscible avec lui.

L'expérience fait voir que notre palais rebute bientôt les choses qui n'ont qu'une saveur fade, & qu'il est plus flatté par celles qui l'agacent sans trop l'irriter. Le beurre tout simplement fondu n'a point un goût bien attrayant; nos organes s'y refusent à raison de la monotonie des sensations: mais lorsque le beurre est plus ou moins bruni, il rend les sauces piquantes & varie les impressions qu'elles font sur la langue. De même, la décoction de Caffé non brûlé n'engage personne à en continuer l'usage, pendant que celle des fèves rôties se fait souhaiter par le parfum qui annonce les qualités relevées, dont ses partisans font leurs délices. J'ai comparé le beurre au Caffé, parce que l'un & l'autre contractent manifestement une odeur d'empyreume, dès qu'ils sont exposés à l'action d'un feu ou trop vif ou trop long-tems continué, & que cette odeur n'a

rien de disgracieux, quand on sait en ménager la force par la graduation ou la durée de l'agent qui change la nature de l'huile de ces deux substances.

De tout ceci il est aisé de conclure que la torréfaction donne aux principes graisseux du Caffé une acrimonie qui flatte le goût, mais qui doit être mise au rang des choses qu'un long usage ne peut manquer de rendre nuisibles. Cette raison me paroît suffisante pour désabuser les partisans de cette boisson, & leur faire voir que si elle est quelquefois salutaire, l'habitude d'en prendre tous les jours ne doit être que préjudiciable. D'ailleurs, comme je n'ai rien caché des bons effets qu'on attribue au Caffé, & que j'en ai exposé les mauvais avec une impartialité d'autant plus équitable qu'elle est exempte de prévention, je ne crois pas qu'il puisse rester aucun doute sur la décision négative du premier membre de la question proposée. Cette idée ne me rassure cependant point; je crains d'avoir trop légèrement appuyé sur les preuves qui doivent faire revenir mes compatriotes de leurs erreurs, & pour ce sujet je vais leur présenter la boisson, dont ils font un si grand usage, sous trois rapports différens. Je la considérerai comme agréable, comme utile & comme pernicieuse, c'est-à-dire, comme assaisonnement des repas, comme médicament, comme une espèce de poison à certains egards & pour certaines personnes.

nes. Que ce terme n'effraie point, ou plutôt qu'on ne s'imagine pas qu'on ne l'emploie que pour intimider. On appelle poison, non seulement ce qui détruit tout-à-coup les principes de la vie; mais encore ce qui les altère, rallentit leur jeu, affoiblit leur méchanisme, en un mot, ce qui cause un désordre dans l'économie animale & qui en trouble les fonctions. C'est dans ce sens que les drogues trop échauffantes, que les médicamens pris sans précaution ou à contre-tems, les alimens même qui ont un principe trop actif peuvent être mis au rang des poisons lents, dont il ne faut user qu'avec la plus grande circonspection.

On s'appercevra sans doute que je profite, depuis un moment, du travail d'un Auteur anonyme qui a publié, en 1774, un » Discours familier sur le danger de l'usage habituel du Caffé. » Oui j'aime à le suivre dans le petit Ouvrage qu'il a donné; j'en fais volontiers l'aveu & je le rends public, ainsi que la reconnoissance que je lui dois. Avançons.

Le Caffé, dit cet Auteur, devient souvent salutaire aux personnes grasses & repletes, à ceux qui sont exposés à se trouver habituellement à de bonnes tables, à ceux dont la sobriété n'est pas la vertu dominante; en un mot, à tous ceux dont le tempérament robuste est à l'épreuve des liqueurs spiritueuses, & en état de résister au choc des assaisonnemens les plus irritans. Pour tous

ceux-là, le Caffé eſt un complément du repas, une prolongation de plaiſirs, un agent ſubtil qui réveille leur eſprit appeſanti par la ſurcharge de l'eſtomac, & qui diſſipe les vapeurs ſuligineuſes des vins & des autres liqueurs qui ébranlent la fermeté de la tête. On pourroit leur dire cependant que le Caffé eſt pour eux un piège ſéduiſant, qu'il les trompe en les entretenant dans leur intempérance journalière ; dont rien n'eſt capable de prévenir les mauvaiſes ſuites que le changement de régime. Ne vaudroit-il pas mieux faire chaque jour un repas frugal, que d'être obligé d'emprunter des forces étrangères pour réparer l'abus qu'on fait des alimens, ou pour en diminuer le danger ? S'il étoit bien certain qu'on puiſſe toujours obtenir ces effets, on riſqueroit moins de rendre la nature dépendante de l'art ; mais comme elle perd indubitablement de ſon activité, ſoit par les erreurs du régime, ſoit par l'expédient auquel on a recours pour en détourner les ſuites fâcheuſes, on doit craindre l'avenir & s'aſſurer que le tems arrivera où les reſſources les plus efficaces ſeront impuiſſantes pour la rétablir. Cette affreuſe perſpective ne devroit-elle pas diſſiper l'illuſion qui rend tant d'hommes eſclaves de l'habitude ? Les excès de table & les remèdes qu'on croit y apporter, font vieillir une infinité de gens avant l'âge, & les conduiſent à la mort par de longues infirmités.

Voyons maintenant de quelle utilité peut

être le Caffé, & à quel titre on l'a rangé dans la classe des médicamens. Pour le considérer sous ce point de vue, il est nécessaire de passer encore à l'énumération des bons effets qu'on lui a attribués. Son usage, dit-on, est propre à délasser les membres fatigués par des exercices laborieux, en restituant au sang les esprits dont il est trop dépourvu : il purge les restes des mauvais levains d'une digestion imparfaite : il ranime le jeu de la circulation : il rend aux nerfs relâchés une partie de leur ressort, & produit comme artificiellement ce que la nature fait beaucoup mieux & plus constamment par elle-même dans ceux qui jouissent d'une santé parfaite : il dissipe la disposition aux affections soporeuses qui est causée par le trop grand épaississement des humeurs : il est utile aux tempéramens pituiteux, en corrigeant la froideur & la crudité des humeurs visqueuses : il rend à l'esprit sa gaieté, au corps son agilité, aux liquides leur légèreté, au suc nerveux sa subtilité : il facilite la transpiration : il fait évaporer les humidités superflues : il relève le ton d'un estomac refroidi & trop languissant, donne de l'activité aux digestions laborieuses : il soutient les Gens de Lettres dans leurs études, pourvu qu'ils n'aient pas déja les nerfs attaqués.

On n'a que trop flatté la passion que la plupart des Hommes de Lettres ont pour le Caffé, en leur disant que cette liqueur réveille les esprits animaux, fait éclore les pen-

ſées, & met de l'ordre, de la clarté, de la netteté dans les idées. Si l'on en croit les louangeurs éternels du Caffé, c'eſt à lui qu'on doit le développement du génie & les admirables productions qui ſortent de la tête des ſavans; tels ouvrages, ſuivant eux, n'euſſent jamais vu le jour ſans l'uſage familier de cette boiſſon. C'eſt elle encore qui donne de la véhémence aux Orateurs, de la force dans le diſcours, de l'élévation dans les penſées; qui diſſipe l'engourdiſſement de l'imagination, qui ranime la mémoire prête à s'éteindre.

Mais qu'on ne s'y trompe pas, le Caffé ne procure point toujours également les bons effets qu'on lui attribue; il les produit plus sûrement en un tems qu'en un autre, par exemple, en hyver qu'en été; dans un tems froid & humide, plutôt que dans un tems chaud & ſec; plus parfaitement à l'égard de certaines conſtitutions, qu'à l'égard des autres : auſſi convient-il mieux aux tempéramens froids & mélancholiques, qu'aux ſanguins; aux phlegmatiques, qu'aux bilieux; aux perſonnes graſſes, qu'à celles qui ſont maigres; aux gens ſédentaires, qu'à ceux qui menent une vie active & qui ſont toujours en mouvement; à ceux qui s'adonnent aux travaux de l'eſprit, qu'à ceux qui s'occupent aux exercices du corps; aux perſonnes ſérieuſes ou dominées par le chagrin, qu'à celles qui ſont gaies & qui jouiſſent de toute la ſérénité dont l'homme eſt capable.

Il paroît par ce que l'on vient de dire, que ſi la facilité des fonctions de l'ame eſt

relative à la conſtitution de nos organes; ſi le jeu de ceux-ci dépend de la qualité du ſang, des humeurs & du fluide nerveux; ſi le bon état des parties liquides de notre corps & le reſſort des ſolides dépendent de la qualité des alimens & de leur parfaite digeſtion; on peut aſſurer que le bon effet du Caffé dépend à ſon tour du plus ou du moins de diſpoſition favorable qu'il trouve, ſoit dans notre individu & dans notre régime, ſoit dans la température de l'air que nous reſpirons, ſoit par rapport à nos paſſions & aux fonctions de notre état. Si donc le Caffé rencontre en nous, ou dans les circonſtances auxquelles nous ſommes expoſés, des obſtacles invincibles aux effets ſalutaires qu'il devroit produire, des diſpoſitions qui en interdiſent abſolument l'uſage; alors il change de nature à notre égard, toutes ſes bonnes qualités diſparoiſſent, & participant à notre dépravation naturelle, il aggrave certaines maladies ou les fait naître, redouble leurs accès, & les rend incurables. Tout au moins, s'il ne nous eſt pas profitable, il nous ſera nuiſible, parce que dans les cas poſés il ne peut être indifférent.

De tout cela il s'enſuit évidemment qu'il importe d'avoir la plus grande circonſpection dans l'uſage du Caffé, à cauſe des effets funeſtes qu'il peut produire & qu'il ne produit que trop ſouvent. D'ailleurs, il y a beaucoup à rabattre ſur les avantages qu'on lui attribue; pour quelques individus privilégiés à qui il ne fait ni bien ni mal, il y en a tant

d'autres dont il empoiſonne les jours par un aſſemblage d'infirmités, que le parti le plus sûr eſt de renoncer à cette liqueur. Toute utile qu'elle puiſſe être à certains égards, il y a tant de circonſtances critiques qu'il faut ſavoir démêler pour ſe conduire ſagement, qu'on ne peut mettre en doute que l'habitude ſi répandue de prendre journellement du Caffé, ne ſoit un vrai abus, qui doit preſque exclure ces fèves de la claſſe des choſes qu'on peut employer comme remède en certaines occaſions, à moins que les perſonnes ſenſées ne veuillent conſentir à conſulter leur Médecin ſur cet article, comme elles le font ſur tant d'autres qui ne ſont point auſſi importans.

Je ſuis toujours l'Auteur du « Diſcours familier, » mais en me permettant de mêler quelquefois mes idées avec les ſiennes. Me voilà enfin parvenu à l'endroit où cet Ecrivain conſidère le Caffé comme nuiſible, & je ne balance pas d'aſſurer, avec lui, qu'il eſt un poiſon lent à bien des égards, tantôt en vertu de ſes qualités intrinsèques peu ménagées & mal appliquées, tantôt à raiſon de l'oppoſition formelle que certains tempéramens mettent à ſon uſage.

On a déja dit que les tempéramens auxquels le Caffé ne convient pas, ſont les ſanguins, en qui le ſang excité par une trop grande effervefcence, ſe porte violemment au cerveau; ceux qu'une bile ardente & allumée diſpoſe aux inſomnies, à l'inflammation; les colériques dont il augmente l'im-

pétuofité ; ceux qui font travaillés par de vives paffions, qui fe livrent à la molleffe & font fufceptibles de volupté ; ceux qui font énervés par un travail d'efprit long & opiniâtre ; enfin, ceux qu'une imagination trop exaltée femble menacer d'accès de délire ou de folie.

Quant à fes qualités intrinsèques, le Caffé étant par lui-même irritant, échauffant & defficatif, s'il trouve trop peu d'humidité dans le corps, il augmentera la féchereffe de fa conftitution, l'érétifme des folides, la rigidité des fibres, l'épuifement de la lymphe. Dans un fang déja defféché, il occafionnera peu à peu une inflammation générale. Dans tel fujet, il augmentera les obftructions déja formées ; dans celui-ci, il tarira la fource des fucs nourriciers qui commençoient à éprouver quelqu'épuifement ; dans celui-là, il irritera la poitrine & il y excitera une toux convulfive ; ici, il caufera des fpafmes dangereux : là, il troublera les fécrétions : en un mot, rien n'eft plus propre que lui à ouvrir la porte aux affections nerveufes.

Ce qui doit mettre une réferve bien grande dans l'ufage du Caffé, c'eft qu'il eft tellement fingulier dans fes effets, que les mauvais marchent à côté des bons, & que la ligne qui les fépare eft quelquefois imperceptible. Il augmente la tranfpiration ; mais il la pouffe à tel excès pendant les chaleurs, qu'en occafionnant une trop grande évaporation des parties aqueufes, fulfureufes & fub-

tiles du ſang, il en diminue la fluidité & le diſpoſe aux engorgemens. Il ranime les eſprits animaux, il facilite le travail des Gens de Lettres; mais il les met dans le cas de faire une dépenſe ſi ruineuſe de ces mêmes eſprits, qu'il leur fait ſouvent payer bien cher leur courte jouiſſance. Il relève le ton des nerfs & de l'eſtomac; mais il jette ces organes dans la criſpation, ſur-tout chez ceux qui, par l'inconduite de leur jeuneſſe en bien ou en mal, ont contracté une foibleſſe habituelle dans le genre nerveux. Il augmente le reſſort des parties ſolides; mais il nuit aux perſonnes qui ſont tombées dans l'irritabilité par de grandes études ou de longues contentions: ſemblables à un arc qui ſe relâche & perd ſon reſſort, parce qu'il a été trop tendu, ces parties perdent d'autant plus de leur élaſticité, que l'uſage habituel du Caffé en diminue journellement la force par la continuité de ſes effets. Cette liqueur nuit encore à ceux en qui des digeſtions imparfaites & ſouvent réitérées ont formé des congeſtions de mauvais ſucs dans les viſcères, à moins qu'on n'ait auparavant détruit cette cauſe de maladie, & qu'on ait rétabli les organes dans leur état naturel. Elle nuit également à ceux dont la bile ardente eſt le germe des paſſions orageuſes qui troublent la ſérénité de l'eſprit; à ceux dont la chaleur interne cauſe des concrétions dans les humeurs, en développe les principes acrimonieux, ou deſsèche les parties ſolides con-

tre le vœu de la nature qui les voudroit souples & flexibles.

Dans les enfans, le Caffé épuise, pervertit les sucs nourriciers, & nuit ainsi aux progrès de la croissance. Dans la jeunesse, il peut agiter l'ame & réveiller des sensations d'autant plus dangereuses, que l'inexpérience de l'homme, dans ce printems de la vie, ne le rend que trop aisément esclave des sens. Dans l'âge mûr, où les soins de la fortune & l'embarras des affaires tiennent l'esprit toujours en haleine, il cause souvent de grandes insomnies, empêche conséquemment de réparer, par le repos de la nuit, les pertes occasionnées par les travaux du jour. Dans la vieillesse, il augmente quelquefois la consomption de la rosée gélatineuse qui éloigne le desséchement; & il précipite l'extinction de la chaleur naturelle à force de la réveiller. Il peut donc nuire à tout âge, & n'est proprement nécessaire à aucun.

Mais consultons l'expérience, qui en ce genre est le guide le plus sûr, & voyons quelles preuves on peut en tirer en faveur ou au désavantage du Caffé. Si l'on considère le monde depuis la durée de son existence, n'est-on pas en droit de demander si les hommes vivoient moins, lorsqu'ils ignoroient l'usage de cette liqueur? S'ils étoient moins robustes? Si depuis que cet usage est devenu familier, ils ont trouvé le secret de prolonger leurs jours? S'ils sont plus exempts d'infirmités? On voit au contraire que depuis l'in-

vention du Caffé, & ſur-tout depuis que les nations de l'Europe en abuſent, l'eſpèce humaine va en dépériſſant dans cette partie du globe; que la force des générations paſſées étoit déja languiſſante; que celle des générations préſentes l'eſt encore plus, & que le peu de vigueur de leur conſiſtence préſage ouvertement la détérioration future du tempérament de nos neveux.

Partageons le genre humain en deux claſſes, les preneurs de Caffé, & ceux qui n'en font point uſage. Celle-ci n'eſt guère nombreuſe dans notre Province, pendant que celle-là eſt on ne peut plus étendue par l'accroiſſement qu'elle a pris depuis le milieu de ce ſiècle. La première eſt compoſée de gens au-deſſus du commun, de ceux qui le plus ſouvent joignent les lumières de l'eſprit à une éducation cultivée; & l'on remarque que les maux de nerfs qui règnent parmi eux, font partie de l'apanage maladif que leurs pères leur ont tranſmis & qu'ils ont augmenté par un régime contraire à leur foible conſtitution. Mais comme cette claſſe s'eſt renforcée par le plus grand nombre des bourgeois, par une foule d'artiſans, par les gens de la lie du peuple, par une multitude conſidérable de cultivateurs & d'autres habitans de la campagne, les maladies nerveuſes ſe ſont répandues dans toutes ces conditions. Il n'eſt pas juſqu'aux femmes du plus bas étage qui ne ſoient attaquées de vapeurs par l'abus qu'elles font du Caffé, & l'on

eſt preſque tenté de rire en les voyant jouer le rôle des vaporeuſes ſous les haillons chetifs qui les couvrent. Les hommes ne ſont point exempts de ces attaques nerveuſes ; il ne manqueroit à la plupart d'entr'eux que d'être mis dans un lit, la tête en cornette, pour tromper les ſpectateurs qui les croiroient femmes, tant ils leur reſſemblent par leurs grimaces minaudières. Lorſque nos livres de Médecine étoient annoncés ſous le titre de „ Traité de vapeurs, „ il ne s'agiſſoit ci-devant que du traitement de celles des femmes ; aujourd'hui on ne rempliroit ſa tâche qu'à demi, ſi l'Ouvrage n'étoit point intitulé : „ Traité des vapeurs des deux ſexes, “ & ſi l'on n'y prenoit point en conſidération la cure qui convient à l'un & à l'autre.

Ceux qui ignorent l'uſage du Caffé ou qui ſavent s'en paſſer, ne ſont guère exposés à cette foule de ſymptômes que les maladies nerveuſes entraînent après elles. Forts & robuſtes, ils ſont en état de ſupporter le travail du corps & de ſe plonger dans les méditations les plus contentieuſes ; ſains de corps & d'eſprit, ils ne connoiſſent d'autres maladies que celles qui dépendent de la miſérable condition de notre nature, & qu'il n'eſt pas donné à l'homme d'éviter, malgré le régime le plus circonſpect ; vigoureux dans le plein de l'âge, ils voient arriver la vieilleſſe ſans s'appercevoir du poids des années, ſans même éprouver les maux qui ſont le partage ordinaire de celle

dont on a épuisé les ressources par anticipation. L'abus du Caffé contribue non seulement à la perte de cette vigueur qui est la compagne inséparable de la bonne santé ; il contribue encore à procurer à ses partisans une vieillesse prématurée, puisqu'il précipite le dessèchement des parties solides, & que c'est de lui que viennent les infirmités qui en sont les suites nécessaires.

S'il n'est pas toujours vrai que ceux qui s'abstiennent de Caffé soient dans l'état qu'on vient de peindre, il est presque démontré par l'expérience que les amateurs passionnés de cette liqueur sont délicats, infirmes, sujets au tremblement, aux maladies nerveuses, aux embarras du bas-ventre : donc si le Caffé ne détruit pas en nous les principes de la vie, il y consume peu à peu ceux de la vigueur, & en attaquant les esprits animaux, la substance même des nerfs, il rend inutiles à la société ceux qui en devroient être le soutien & l'appui. En effet, si l'on permettoit aux soldats de s'énerver par cet agréable breuvage, auroient-ils la force de supporter le poids de leurs armes ou la fatigue des exercices & des marches ? Quels secours la patrie pourroit-elle tirer de pareilles troupes, qui ne seroient propres qu'à se livrer à la discrétion de l'ennemi & à devenir la proie du vainqueur ?

Si le corps des artisans & de tous ceux qui exercent des professions laborieuses n'étoit de même composé que de délicats ac-

coutumés au Caffé, on verroit bientôt languir les arts, & les atteliers convertis en autant d'efpèces d'hôpitaux. Il faudroit inventer de nouveaux moyens de fubfiftance fans fatigue, fe procurer les commodités de la vie fans fe déplacer, & priver ainfi le public des fecours néceffaires qu'il attend de cette claffe de citoyens.

Si dans l'état religieux, dont les exercices exigent autant de fanté que de courage, on adoptoit généralement l'ufage de cette liqueur, la plupart des fujets qui le compofent, fubjugués par l'habitude dont on fe défait fi difficilement, fe rendroient incapables des jeûnes & des autres auftérités qui fe pratiquent dans les cloîtres; il faudroit adoucir les règles monaftiques, & multiplier les infirmeries dans les couvents.

Si les Gens de Lettres, fi les hommes de génie, les beaux efprits, ufoient indifcrettement de Caffé dans l'efpérance d'animer & de faciliter leurs productions, ils ne tarderoient pas à s'appercevoir que c'eft aux dépens du corps qu'ils font venus à bout de mettre au jour ces penfées brillantes qui flattent leur amour propre. Si la claffe des devots que le Caffé illumine, & dont il excite les vifs élancemens, les pieufes faillies, a recours trop fréquemment à ce don du Créateur pour fe fpiritualifer, il arrivera que les humeurs dénaturées, par la répétition de l'effervefcence qu'on y produit, ne pourront plus fuffire à l'entretien des fonc-

tions de l'économie animale. Des attaques d'hypochondrie ébranleront toute la machine, le corps tombera dans l'affaiſſement, & l'eſprit dans cette imbécillité humiliante qui amène après elle la petiteſſe de ſentimens & de manières.

Les gens oiſifs qui cherchent un agréable paſſe-tems dans le Caffé, qui vont ſe récréer dans les maiſons, où on le vend, par le plaiſir d'une converſation enjouée, qui s'y égaient aux dépens d'autrui par des propos licentieux ou médiſans, doivent ſe méfier de cette liqueur, s'ils ont l'eſprit alerte & bouillant. Elle fait quelquefois dégénérer en diſputes vives & opiniâtres des converſations où l'on ne s'étoit engagé que par amuſement; car comme elle ſubtiliſe les idées, elle fait naître la confiance en ſes propres lumières & l'attachement à ſon propre ſens; ce qui porte ſouvent les hommes de cette trempe à finir leur controverſe par ſe quereller.

Ce détail fait aſſez voir que la ſomme des maux que le Caffé cauſe, l'emporte ſur celle des avantages qu'il procure; mais ne faut-il pas encore la plus grande circonſpection dans ſon uſage, pour réaliſer ces avantages que les plus petites fautes rendent toujours incertains? Les qualités bienfaiſantes de cette boiſſon nous font illuſion dans bien des circonſtances & nous cachent le précipice; ce ſont des apparences trompeuſes qui nous replongent enſuite plus avant dans

le ſentiment de nos miſères. On croit diſſiper la peſanteur de tête, mais on ſe jette dans le tremblement & les vapeurs; on augmente pendant quelque tems ſes ſenſations, mais on en détruit peu à peu le principe; on s'imagine avoir trouvé le ſecret de guérir ſes maladies, mais on en perpétue la ſource au point de les rendre incurables.

Rien n'eſt donc plus juſte que de conclure & plus important que de ſe perſuader que l'uſage habituel & trop familier du Caffé nuit à la majeure partie des hommes. Chez les uns, il énerve le corps, il affoiblit l'eſprit qu'il rend à la longue incapable de toute application; chez les autres, il émouſſe le ſentiment, rend l'ame pareſſeuſe & inhabile aux actes ſurnaturels de la vie intérieure; chez ceux-ci, après avoir ranimé l'eſprit pendant quelques années aux dépens des fonctions animales, il rend enfin le corps hypochondriaque, les facultés languiſſantes, l'ame trop dépendante de ſon enveloppe; chez ceux-là, il devient une ſource féconde de maladies; il conſume & détruit inſenſiblement la force de leurs organes toujours agités, en pervertit le méchaniſme, ouvre la porte aux maux de nerfs, à l'apoplexie, à la paralyſie, aux convulſions. Triſtes exemples qui devroient apprendre à ceux qui ſont ſages, à ne point ſacrifier leurs plus chers intérêts à la légère ſatisfaction qui ſe trouve dans l'habitude de ce qui n'eſt pour l'homme qu'un agréable poiſon.

Je ne crois pas qu'on puiſſe me reprocher d'avoir précipité mon jugement, & de m'être attaché, ſans raiſon, à rendre ou à développer les ſentimens de l'Auteur que j'ai pris pour guide depuis que j'en ai fait l'aveu. Si j'ai laiſſé en arriere ſes expreſſions les plus fortes & les plus tranchantes, ce n'eſt pas que je les aie trouvé déplacées; mais comme mon unique objet étoit de convaincre le public du tort qu'il ſe fait par l'abus du Caffé, j'ai paſſé ſur les termes qui auroient pu indiſpoſer contre moi la portion de ce public, qui toute reſpectable & exemplaire qu'elle ſoit, n'eſt pas toujours la moins inclinée à ſe piquer; lorſqu'on lui met ſous les yeux la vérité ſans déguiſement.

Après avoir examiné la queſtion du côté du bien ou du mal que l'uſage habituel du Caffé peut faire à la ſanté de ſes partiſans, paſſons au ſecond membre de cette queſtion, & voyons ſi le même uſage peut ſe concilier avec les intérêts de l'État dans les Provinces Belgiques.

Certains Auteurs ont entrepris de prouver que l'habitude de prendre journellement & abondamment du Caffé, rendoit les hommes & les femmes inhabiles à la génération. M. de Saint Yon préſida en 1695, dans les Ecoles de la Faculté de Médecine de Paris, à une Theſe qui portoit en titre: « An ab immoderato potu decocti Caffé » ſterilitas? » L'uſage immodéré du Caffé contribue-t-il à la ſtérilité? Et ſa concluſion fut

fut affirmative. On ſera cependant d'un tout autre ſentiment, ſi l'on fait attention que la plupart des pays de l'Europe ne ſont pas moins peuplés aujourd'hui qu'ils l'étoient avant que cette liqueur s'y fût introduite. On a beau citer des traits répandus dans les livres d'Hiſtoire, pour prouver que le Caffé n'a que trop ſouvent privé les hommes de la faculté de concourir à la reproduction de leurs ſemblables; ces traits ne ſont autre choſe que des anecdotes imaginées par de mauvais plaiſans. Telle eſt celle qu'on rapporte au ſujet de l'impuiſſance de Mahmud Kaſnin, Roi de Perſe. Ce Prince, grand preneur de Caffé, étoit de la conſtitution la plus froide. Sa femme vivement perſuadée que cette liqueur en étoit la cauſe, voyant un jour de ſa fenêtre un cheval entier qu'on alloit priver des marques les plus caractériſtiques de ſon ſexe, dit à ceux qui conduiſoient cet animal, qu'ils pouvoient le diſpenſer de lui faire ſouffrir une opération auſſi cruelle, puiſqu'en lui donnant du Caffé, on pourroit le rendre plus énervé que le Roi.

Quoique l'expérience ſoit contraire à l'opinion de ceux qui ont accuſé le Caffé de jetter les hommes & les femmes dans la ſtérilité, il n'eſt pas moins vrai que ce breuvage contribue à la dépopulation, mais c'eſt en affoibliſſant les mères, & plus encore les enfans qu'elles mettent au monde. Des filles qui dépériſſent par les vapeurs qui les tourmentent, que les pertes blanches plongent

dans la langueur en consumant les déplorables restes de leurs forces, croient trouver dans le mariage un remède à de si grands maux, & ne discontinuent point l'usage du Caffé qui en est la cause. Elles deviennent grosses; la pâleur acheve de défigurer leur visage que tout l'art imposteur de la toilette réussit à peine à rajeunir; le corps perd le peu d'embonpoint qui lui étoit demeuré, & s'exténue sensiblement par le dégoût qui augmente de jour en jour la répugnance pour la nourriture; l'esprit agité par le trouble des passions qui portent au chagrin, n'en est que plus travaillé, lorsque la crainte de l'avenir affecte encore l'imagination: en un mot, le tems de la grossesse est un long martyre qui vient mettre le comble au dépérissement dont elles étoient déja ménacées avant les nôces. Les momens de joie passagère qui avoient répandu une ombre de sérénité sur les premières semaines de l'union conjugale, ne sont point remplacés par la joie plus durable que devroit occasionner l'approche des couches, ainsi que l'attente d'un héritier après lequel il est si naturel d'aspirer. Le travail de l'accouchement se déclare & l'on tremble, parce que la sensibilité dépendante de la foiblesse des nerfs redouble bientôt les accès de vapeurs, amené le spasme, quelquefois la convulsion, & prolonge ainsi la durée des efforts que la femme fait d'autant plus inutilement par intervalle, qu'elle y trouve un obstacle de la part des agens qui

doivent les terminer. Comme dans cet état l'accouchement eſt néceſſairement laborieux, le calme qui ſuit les attaques nerveuſes ne donne pas toujours plus d'efficacité aux moyens qu'on emploie pour le conduire à ſa fin. La femme n'a plus la vigueur convenable pour aider la nature dans les circonſtances favorables qui ſe préſentent; & delà il arrive que l'enfant foible lui-même, d'ailleurs mal nourri, trouve ſouvent la mort aux portes de la vie, ou nait ſans laiſſer beaucoup d'eſpérance qu'il jouiſſe long-tems de la lumière. D'autres maux viennent troubler le tems des couches qui ſe paſſe dans de nouvelles craintes. On plaint la femme d'avoir acheté la maternité à ſi haut prix; & ſi le fruit qu'elle a donné ſubſiſte encore, on s'attriſte de voir qu'il ne ſoit qu'un avorton que les plus grands ſoins auront peine à fortifier.

Je ſuis éloigné de penſer que tel ſoit toujours le rôle de la groſſeſſe & des couches chez les mères de petite complexion, même chez celles qui ſont valétudinaires par tempérament; on voit les unes & les autres mettre au monde des enfans bien portans, parce qu'ils ſont nourris de bons ſucs, & qu'un régime déplacé n'en a point altéré la conſiſtence naturelle. Mais les femmes qui abîment leur ſanté par l'abus du Caffé, rendent tout-à-la-fois & les liquides vicieux & les ſolides foibles & énervés. Dans cet état, elles ne peuvent guère contribuer à la popu-

lation, parce que l'extrême ſenſibilité nerveuſe dans laquelle elles ſe jettent par l'uſage habituel de cette liqueur, eſt un obſtacle à la durée de la fécondité, & un plus grand encore, ſoit à la conſervation du produit de la conception, ſoit au prolongement de l'exiſtence du peu d'enfans qu'elles mettent au monde. Tout au moins, s'ils vivent ces enfans, ils n'ont point cette conſtitution vigoureuſe qui auroit donné l'eſpérance de les voir un jour utilement employés au ſervice de la Patrie.

L'Europe eſt pleine d'enfans foibles, & jamais on n'a tant écrit ſur les moyens qui peuvent les rendre plus forts : preuve certaine de la perſuaſion où l'on eſt qu'il eſt tems de veiller de plus près à la reſtauration de l'eſpèce humaine qui ſe dégrade. Au milieu des Auteurs dont la plume s'eſt exercée ſur cette matière, on remarque le Citoyen de Genève qui a imaginé, ou plutôt renouvellé, une méthode d'affermir la conſtitution des enfans, en expoſant leur corps à toutes les viciſſitudes de l'air par la légèreté des habillemens, par la nudité de la tête : les lotions ou les bains d'eau froide, ſont encore employés à cet effet. Semblables aux Athéniens nous ne voudrions que des enfans forts & vigoureux, mais nous ne ſongeons point, comme eux, à éloigner des mères tout ce qui peut altérer la bonté du tempérament. Plus reſſemblans aux Spartiates qui vouloient que les anciens de chaque tribu

visitassent les enfans nouveaux nés, & fissent périr ceux qui étoient mal-sains & mal constitués, nous exposons au danger de mourir les enfans languissans & maladifs, parce que dans l'emploi des moyens accrédités par le systême d'éducation physique à la Jean-Jacques, nous ne distinguons point assez ceux à qui ils peuvent être nuisibles. La méthode est bonne en elle-même, mais il faut que ses vues soient bien dirigées; sans cela, on risque de diminuer le nombre des enfans par une mort prématurée, ou de multiplier les infirmités du premier âge.

On a beau s'occuper des moyens qu'on croit propres à mettre dans l'enfance le germe de cette force qui doit donner à la nation des hommes robustes & d'une santé inaltérable par les intempéries de l'air. On n'atteindra point à ce but intéressant, & les soins qu'on prend seront pour la plupart du tems inutiles, tandis qu'on ne songera pas à rendre les mères plus saines & plus vigoureuses par la réforme des abus qui dégradent leur constitution. Que peut-on attendre de ces femmes qui vivent dans la mollesse & dans l'inaction, & dont le mauvais régime diminue encore la santé? Des descendans d'autant plus misérables du côté de la force de leur tempérament, que les pères n'ont souvent porté dans le lit nuptial que les restes languissans d'une jeunesse énervée par la débauche.

Ce que je dis ici, doit être appliqué à

toutes les conditions. Il eſt vrai que l'exercice & la frugalité entretiennent la vigueur de la claſſe inférieure du peuple ; mais elle eſt à la veille de perdre ce précieux avantage par l'abus du Caffé, infiniment plus grand dans cette claſſe que parmi les gens aiſés ou opulens. J'ai déja parlé de l'état déplorable dans lequel ſe jette la portion des citoyens qui doivent gagner la vie à la ſueur de leur front ; & pour le peu que cet état empire par la continuation de l'abus qui ne peut que le rendre plus funeſte encore, les femmes du peuple ne donneront que des enfans délicats, incapables plus tard de ſupporter le poids du travail ou de ſervir le Souverain dans ſes armées. Si même ces enfans, à l'imitation de ceux à qui ils doivent la vie, ſe livrent à l'uſage habituel d'une boiſſon irritante qui détruit inſenſiblement le reſſort des fibres, ils deviendront ſi foibles & ſi mous, que nos atteliers manqueront de bras, & la patrie de ſoldats d'un courage aſſez mâle pour prendre le parti de ſa défenſe. Quelle affreuſe perſpective ! Nos Provinces ne feront plus alors peuplées que de ſujets inutiles qui leur deviendront à charge, parce qu'ils n'auront d'autre reſſource que dans la mendicité.

Laiſſons pour un moment l'énumération des effets que produit l'abus du Caffé, relativement à la délicateſſe dont il menace tant d'individus, & voyons ſi le même abus n'a point d'influence ſur la difficulté qu'ont au-

jourd'hui la plupart des mères à allaiter leurs enfans. La nature leur en a fait un devoir, & toutes les considérations physiques, morales & politiques se réunissent à exiger d'elles de le remplir. Il n'est cependant que trop commun de voir une infinité de femmes, non seulement dans les classes les plus distinguées de la société, mais encore dans la classe moyenne, qui manquent de lait après leurs couches, & qui, malgré leurs desirs & toute leur tendresse pour le fruit de leurs entrailles, ne peuvent se charger elles-mêmes du nourrissage. Il semble que la Nature leur ayant donné des mammelles, comme aux paysannes, elles devroient avoir du lait pour s'acquitter de toutes les fonctions de mères. Aussi se plaignent-elles d'autant plus amèrement de cette privation, qu'elles sentent combien est barbare la coutume d'abandonner leurs enfans au moment de leur naissance, pour les mettre entre les mains des nourrices mercénaires. Mais quelle est la cause de ce manquement de lait? Je ne voudrois pas l'attribuer uniquement au Caffé dont le sexe fait un usage si abusif; je suis cependant tenté de croire qu'il y contribue. Des femmes qui font passer journellement dans leur sang des principes acrimonieux, dont la masse est augmentée par un régime échauffant à bien d'autres égards; des femmes abîmées par des pertes blanches qui les jettent dans un tel dépérissement des forces, qu'elles ont peine à supporter le moindre exercice

ſans en être excédées; des femmes ſujettes aux affections nerveuſes qui ſuppoſent beaucoup de délicateſſe dans le tiſſu des parties, & par une ſuite néceſſaire, plus de dérangement encore dans les ſécrétions; de telles femmes ſont elles en état d'avoir du lait ou d'en avoir aſſez pour nourrir leurs enfans? L'expérience prouve que non.

Mais on dira que les femmes du peuple, celles de la campagne, allaitent leurs enfans, quoiqu'elles prennent aſſez habituellement du Caffé, & pluſieurs même avec peu de modération. Cela eſt vrai, parce que l'abus n'eſt point de vieille date, & que le méchaniſme n'eſt point encore dérangé chez elles au point de troubler l'ordre des fonctions qui préſide à la ſéparation des humeurs dans leurs couloirs reſpectifs. Si l'uſage pernicieux du Caffé continue à s'étendre dans la claſſe inférieure des habitans des villes & parmi les villageois, il eſt cependant bien à craindre que les femmes de l'une & de l'autre de ces conditions ne ſe trouvent enfin dans la dure néceſſité d'élever leurs enfans ſans lait. Quelle nourriture alors pourra remplacer celle que ces innocentes créatures attendent de leurs mères? Des bouillies malſaines, des panades épaiſſes, du lait de vache donné ſans diſcrétion, voilà toutes les reſſources qu'on emploiera pour ſatisfaire les beſoins que ces frêles machines ne peuvent déclarer que par leurs cris. Ce régime ſi contraire à la conſtitution des nouveaux-nés dé-

rangera l'ordre des digeſtions qu'il pervertira, ne produira que de mauvais ſucs, ſuſcitera des engouemens & des obſtructions, deviendra la cauſe formelle des coliques & des attaques convulſives qui enlèvent tous les jours tant d'enfans.

Pour le peu que l'abus du Caffé augmente parmi les femmes du peuple & de la campagne, il n'eſt point douteux que le nombre des mères nourrices diminuera parmi elles, que les mauvais alimens qu'on ſubſtituera au lait maternel feront périr beaucoup d'enfans, & que la population en ſouffrira un échec qu'il eſt autant néceſſaire de prévoir que d'arrêter. J'ai déja parlé de la paſſion outrée des habitans des villes pour le Caffé, & la preuve qu'elle gagne dans les villages, c'eſt que dans la plupart on voit, avec étonnement, des maiſons deſtinées à vendre publiquement cette liqueur toute préparée. Ce ſont de vrais Caffés, & pour que rien n'y manque, on y trouve encore du punch & des roſſolis de différentes eſpèces.

Il eſt vrai que les mères dans la claſſe inférieure du peuple des villes, & celles qui ſont le moins à l'aiſe dans les villages, ne ſont point réduites juſqu'ici à ſe voir ſans lait après leurs couches. Ce mal phyſique & politique ne nous menace que de loin, parce que l'exercice, le travail, la frugalité des repas, le régime végétal, arrêtent & corrigent la tendance des humeurs à la dépravation, le dérangement de leur ſécrétion, &

ne laiſſent d'autre empire au Caffé que celui qu'il a ſur les parties nerveuſes, dont la délicateſſe augmentée par degrés finit par cette mobilité maladive, qui eſt le prélude du dépériſſement des forces.

Après avoir examiné les ſuites fâcheuſes de l'abus du Caffé relativement aux enfans qui naîtront de pères & de mères affoiblis par cette boiſſon; après avoir fait ſentir combien on doit craindre que les générations futures ne ſoient compoſées d'une infinité de ſujets incapables d'employer ſes bras au ſervice de la ſociété & de l'Etat; attachons-nous à ce qui regarde les Gens de Lettres & généralement tous ceux qui s'occupent du travail de l'eſprit. L'uſage habituel du Caffé les expoſe à tomber dans cette inutilité déſolante qui eſt ſi contraire à leur goût pour l'application. Pleins de zèle pour s'acquitter des devoirs de la profeſſion qu'ils ont embraſſée, pleins de diſpoſitions pour enrichir le public de fruits ineſtimables de leurs talens, ils ſe voient arrêtés au milieu de leur brillante carrière par des vertiges, des étourdiſſemens, des tremblemens de mains, des terreurs paniques, des accès de mélancholie; & ils ne ſe doutent pas que c'eſt à l'abus du Caffé qu'ils doivent attribuer tous ces maux. Ils ſe trouvent bien d'abord de prendre cette liqueur qui ſemble vivifier leur eſprit; mais dupes du remède ſéduiſant qui devient poiſon par la continuité de l'uſage, ils ne s'apperçoivent du tort qu'il leur fait,

que lorſque le trouble eſt parvenu juſqu'à ébranler l'imagination & la jetter dans les preſtiges de l'hypochondrie. Je ne crains point de me ſoumettre au jugement des perſonnes qui ont été les victimes de leur goût pour le Caffé; je les prie d'être ſincères; à cette condition qu'elles parlent & qu'elles diſent ſi les ſymptômes avant-coureurs, dont je viens de faire l'énumération, n'ont point commencé à ſe déclarer avant même qu'elles ſoupçonnaſſent que cette liqueur en étoit la cauſe.

La perte ou l'inutilité des ſujets qui ſont faits pour ſervir l'Etat, chacun dans le genre de fonctions auxquelles la Providence les deſtine, eſt aſſurément le plus grand des maux politiques; mais l'excès de la dépenſe que le Caffé occaſionne, ſur-tout dans nos Provinces, en eſt un qui mérite bien de l'attention, à cauſe du vuide énorme qu'il fait dans le numéraire que les revenus des habitans ou leur induſtrie y font circuler. Si je jette un coup d'œil ſur ce qui ſe paſſe dans le conſeil des Maîtres de la terre, j'y vois cependant beaucoup d'indifférence ſur l'importation de ces fèves étrangères dans les pays ſoumis à leur empire. Quoique les droits modiques qu'on lève ſur l'entrée de cette marchandiſe preſque toujours inutile ou nuiſible à leurs ſujets, ne ſoient rien en comparaiſon de l'immenſe exportation d'argent qui augmente d'une année à autre; quoique le ſucre, dont la conſommation eſt

devenue si considérable par la nécessité d'en assaisonner le Caffé, soit une cause accessoire qui fait monter cette exportation encore plus haut; le silence des Financiers me donne lieu de croire que les sommes qu'on emploie à l'achat de ces deux productions, toutes grandes qu'elles soient, ne portent point autant de préjudice aux intérêts des Souverains que certains spéculateurs ont voulu le dire. Ils conviennent que les puissances qui cherchent à encourager le commerce de leurs colonies, doivent protéger celui du Caffé dans leurs états d'Europe; mais ils pensent différemment à notre égard, puisque nous n'avons point de correspondance immédiate avec les habitans des pays qui produisent le Caffé. Ils ajoutent même qu'en donnant notre argent à nos voisins en troc de ces fèves si recherchées aujourd'hui, nous le donnons pour les trois quarts du tems en pure perte, à raison du tort sensible qu'elles font à la santé du peuple qui en tire sa principale boisson. Le politique Raynal évalue l'exportation du seul Caffé Moka à douze millions, cinq cens cinquante mille livres pesant. C'est ainsi qu'il en parle dans son Histoire des établissemens & du commerce des Européens dans les deux Indes. Suivant lui, les compagnies de la partie du monde que nous habitons, entrent dans ces achats pour le poids d'un million & demi de livres à seize ou dix-sept sols chacune, parce que les Caffés qu'elles enlèvent sont les mieux

choisis. Mais si l'on ajoute à cela la prodigieuse quantité de Caffé Java, Surinam, Bourbon & de la Martinique qui entre annuellement en Europe, il est facile de concevoir que le total qu'on y consomme doit être immense. J'ai fixé à cent mille livres par an le Caffé qui se débite dans la ville de Mons par petit poids, & ma supposition est si peu exagérée, qu'il n'est personne qui ne la fasse monter beaucoup plus haut; encore n'ai-je point compté le Caffé de provision des particuliers, non plus que celui qu'on emploie dans les maisons ouvertes où le public va boire la liqueur qu'on en tire. Que doit-on penser maintenant de la consommation qui se fait dans toute l'étendue des Provinces Belgiques? Elle touche presque à l'infini, puisque celle d'un petit coin est si grande, & qu'on trouve par-tout le même goût, la même passion pour le Caffé.

On a vu dans les papiers publics que plusieurs Princes d'Allemagne avoient ouvert les yeux sur le dommage physique & politique que le Caffé causoit à leurs Etats. Les uns en ont absolument interdit l'entrée; les autres l'ont mise à si haut prix, & encore avec de telles conditions dans la vente de cette marchandise, qu'il n'est guère possible que la classe inférieure du peuple puisse continuer l'usage abusif de la liqueur qu'on prépare avec les fèves de Caffé. Les pays où ces ordonnances ont été portées, sont principalement ceux où la bière est la boisson

ordinaire de la plus grande partie des ſujets. On a vû que leur paſſion pour le Caffé étoit montée à un tel point, qu'elle nuiſoit ſenſiblement à leur ſanté ; qu'elle menaçoit l'Etat de n'avoir bientôt que des hommes foibles pour le ſervir ; que la coutume qui s'étoit introduite par une fauſſe économie, autant que par le goût, avoit enfin déterminé le peuple à remplacer la bière par l'abondance de Caffé qu'il prenoit après ſes repas ; & que par cet endroit la perception des impôts ſouffroit un échec infiniment préjudiciable aux intérêts des adminiſtrations. Si l'on joint à tout cela la ſortie du numéraire que l'abus du Caffé occaſionne dans tous les pays, on y trouvera une raiſon de plus en faveur des édits que différens Souverains ont fait publier. Le Roi de Pruſſe évalue à la ſomme de ſept ou huit cens mille rixdalers l'argent qui s'exporte annuellement de ſes Etats pour l'achat du Caffé ; à quatre livres dix ſols de France le rixdaler, voilà preſque trois millions cinq cens mille, ou quatre millions de nos livres.

Les habitans des Provinces Belgiques n'ont pas moins de fureur pour le Caffé. Les claſſes moyenne & inférieure du peuple ſont remplies de gens qui ont renoncé à la bière dans leurs repas, & qui lui ſubſtituent une chauderonnée de décoction de ces fèves étrangères, que leur famille altérée attend avec la plus grande impatience. Dans la ville de Mons, où j'écris, le Thé & le

Caffé ont fait tellement baiffer la perception des impôts fur la bière, que la fomme de trois cens mille livres à laquelle ils montoient ci-devant chaque année, eft maintenant réduite à moins de cent mille. Qu'on voie, d'après cet exemple, fi les Officiers municipaux peuvent aifément faire face aux différentes dépenfes que demandent les parties dépendantes de leur adminiftration.

Il me paroît inutile de pouffer plus loin l'examen de la Queftion propofée, puifqu'il eft clair que l'abus qu'on fait du Caffé, procure aux hommes tous les maux dont je l'ai rendu coupable, & qu'il porte dans nos Provinces, un préjudice fenfible aux intérêts du Souverain, ainfi qu'à ceux des villes, qui ont peine à remplir les charges auxquelles elles font foumifes. On ne fauroit donc trop inculquer aux perfonnes de toute condition, & notamment au peuple, la néceffité de la réforme. Qu'on s'abftienne de Caffé; c'eft le parti le plus fage : qu'on n'en ufe qu'avec beaucoup de modération dans le befoin : c'eft une condition fans laquelle il nuit : qu'on ne croie pas que s'il fait du bien, il ne peut à la longue faire du mal; c'eft une erreur : qu'on ne fe rende pas efclave de fon goût & de l'habitude; fe laiffer dominer par le premier, c'eft fantaifie, par la feconde, c'eft foibleffe.

F I N.



PERMISSION.

L'Impreſſion en eſt permiſe.

Mons, le 14 Avril, 1781.

A. PEPIN.

le départ, et s'en donner
rs, pour chaque change-
ticulier à résoudre. Mais
à de simples questions de
en peut être limité, nous
Occupons-nous maintenant

récédentes, ou droites et
urs branches, ou enfin

t simple qui s'appuie sur
aison et le point de départ:
droite qui ait l'inclinaison
u haut du talus, sera l'un
an supérieur devront être
fait, le reste se détermi-
n remarquera cependant
d'avoir l'inclinaison des
u talus donné, afin qu'il
mplir le même office que

composée de plusieurs
space nécessaire pour être
ct 70) doit alors s'appuyer
elconque, ou parallèles et
à la largeur de la rampe.
nous l'avons indiqué plus
tre les diverses branches
liers s'appuient aux talus

ons, ne peut être courbe
ant qu'elle monte le long
reste, est analogue à celle
t, parce qu'on trace les
e la surface comme plane,
y occuper la rampe.
er lieu à un grand nombre
nt le point de départ et le

point d'
les dire
arriver,
autre, a
un seul
le plan
par le p
comme
par con
premièr
un palli
tourner
d'ailleur
175.
de la m
en débl
monten
qu'au pl
lequel s'
qui n'off
176.
partie e
il faut a
constru
tons, il
point qu
Quelq
rieur d
sur le te
manière
courbur
dans les
fait souv
qu'on ol
rampe,
On fait a
les ramp
avantag
trants o

